



ANNE BENS-THÉPOT
LE PAYS DU REVERS, 3

Les Reversiennes sont douées pour l'amour. Elles savent beaucoup mieux que les hommes rassembler tous les mots de leur vocabulaire et les lancer d'un seul geste sur l'aimé. C'est manière de dire, car il y aura toujours bon nombre de mots manquants. Mais les Antipodiens expriment ainsi leur amour, en essayant de tout dire d'un coup. Il va de soi que la déclaration est d'autant plus touchante qu'elle est plus riche d'une multitude de formes différentes. Or, les femmes antipodiennes sont en général plus cultivées que les hommes ; et l'on peut dire à leur propos qu'elles portent véritablement le monde entier dans leur corps. La raison en est que les femmes ne laissent pas au seul instituteur des formes le soin de leur éducation. Aussitôt qu'elles sont en âge de parler, elles s'appliquent elles-mêmes à polir leur vocabulaire et ne cessent pas, leur vie durant, de perfectionner chacune de leurs formes.

Les hommes, quant à eux, passent leur temps à chasser les papillons. Ils prennent les mots là où ils sont, quand ils en ont besoin, sans les étudier les uns après les autres avec l'attention que peut y mettre une femme, et ne connaissent vraiment à fond que le vocabulaire qu'ils utilisent le plus couramment. Lorsqu'un de leurs mots se brise, ils sont incapables de le réparer. Quant à certaines formes dont ils ne font jamais usage, elles finissent par ne plus fonctionner. Vous imaginez alors ce que peut être la déclaration d'amour d'un Reversien moyen. Le plus souvent il jettera à la tête de sa dulcinée les trente ou quarante mots qui lui servent habituellement à prendre les papillons. Navrée d'être confondue avec un lépidoptère, la jeune fille s'enfuira en ravalant le vocabulaire qu'elle s'appropriait à offrir comme gage de son amour. Si, au contraire, l'homme a l'intelligence de se taire ou si la femme parvient à le surprendre, le couple s'unira de la manière la plus harmonieuse, elle déployant le monde autour de lui, lui se perdant en elle à jamais. Il est presque certain que dix ou quinze ans plus tard, un bel enfant naîtra de leur union.

La pudeur est une maladie très fréquente chez les jeunes filles. Une seule déception amoureuse suffit à la provoquer. Elle s'explique par un encombrement du thorax consécutif à une accumulation de mots. La jeune fille s'appropriait à déclarer son amour, mais elle s'est trompée. L'homme est un rustre et la prend pour un papillon. Elle s'enfuit et les mots s'étranglent dans sa gorge. Dorénavant, elle ne pourra plus rien exprimer et restera prostrée aussi longtemps qu'on ne l'aura pas opérée. L'opération de la pudeur n'est pas un acte médical bénin ; une patiente sur deux en meurt. C'est cependant le seul remède efficace, dans le cas d'une pudeur

traumatique, et, faute d'être opérée, la malade périrait en quelques jours par étouffement. L'opération consiste à broyer la patiente pour la remettre en l'état où sont les nouveaux nés, puis à la reformer entièrement. Au moment du broyage, la dispersion est toujours possible.

Les Reversiens ne mangent que des papillons : ce sont les seuls mets suffisamment légers pour des estomacs si délicats. Les plus prisés sont de vrais géants, de la taille d'un aigle, rouge et noir, avec un bec de canard et des oreilles de lapin. On les chasse le soir, à la nuit tombée, dans les plaines marécageuses qui entourent les grandes villes et où, par un savant système d'irrigation, se trouve maintenue en permanence l'humidité propice au développement de ces monstres volants. La technique de chasse est simple. Quelques milliers de chasseurs se réunissent et forment un cercle à l'intérieur duquel une vaste portion de marécage est isolée. Puis, tous ensemble, ils jettent au centre du périmètre les mots les plus brûlants de leur vocabulaire. Un véritable incendie se déclare. L'air s'embrase. En un instant les papillons sont grillés, rôtis en plein vol. Ils tombent parmi les grandes feuilles de nénuphars où les chasseurs, pataugeant dans l'eau boueuse, viennent ensuite les ramasser. Au petit matin, la longue cohorte des Antipodiens retourne vers la ville, les besaces pleines de gibier. Toutefois, les canards-lapins sauvages ne sauraient nourrir à eux seuls toute la population. C'est pourquoi chaque famille reversienne possède un élevage de papillons. De grandes volières sont disposées sur les toits des maisons. Mais les soins consacrés aux papillons eux-mêmes ne sont rien comparés à ce qu'il faut de labeur afin de pourvoir à leur alimentation. Car les différentes races domestiques sont toutes carnivores. Et leur appétit est digne d'un lion. Ainsi l'élevage de papillons est-il à l'origine de tous les autres élevages, en particulier celui des bœufs.

Les bœufs servent aussi à construire des cénotaphes. Lorsque meurt un Antipodien, sa parole se disperse et avec elle toute la matière du défunt. Quoique rien ne subsiste que l'on puisse honorer par la crémation ou la sépulture, le culte des morts est considéré par tous comme le premier devoir des vivants. Selon le rang social du disparu, on réunira quelques dizaines ou quelques centaines, voire quelques milliers de têtes de bétail. On choisira les animaux les plus sains, les plus gras. Puis on les égorgera un à un, en un lieu choisi à l'avance par le défunt, bien souvent à la lisière d'un bois, au plus près de l'esprit des forêts. C'est alors que les amis et les parents du mort, vieillards, enfants, femmes et hommes, sans distinction, accomplissent le rite essentiel des ² funérailles antipodiennes. En conjuguant dans un même effort tous les mots qui portent, mots-charrettes, mots-leviers, mots-poules, sans négliger les mots qui souffrent, les mots qui saignent et les mots qui suent, ils parviennent à entasser les dépouilles des animaux sacrifiés pour former une sorte de pyramide à peu près régulière. L'édifice pourrira sur place jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'un amas blanc d'os et de cornes. Pendant de longues semaines, le cénotaphe

n'est que puanteur. Tout se passe comme si les Reversiens voulaient ainsi pallier l'absence d'un cadavre humain.

Lorsque le processus de putréfaction est enfin terminé, ceux qui ont participé à la cérémonie viennent prendre un os ou une corne, qu'ils conserveront précieusement chez eux, près du petit autel dédié aux ancêtres, que possède toute maison reversienne.

Il arrive qu'une jeune fille soit brûlée par son amant. Celui-ci l'accable de mots incendiaires ; mais elle, au lieu de fuir, reste là et s'enflamme, vaincue par cet amour grossier, qui s'exprime avec les mots du chasseur. Or, une jeune fille qui brûle ne meurt pas. Après avoir été conquise par le chasseur, elle le poursuit et le brûle à son tour avec ce même feu qu'il a su allumer en elle. Se trouve chassé celui qui se voulait chasseur. Et lorsque l'amant est cuit à point, la chasseresse le dévore. De telles unions ne donneront point d'enfants. La jeune fille, ayant aiguisé son appétit, cherchera d'autres conquêtes. Nul ne pourra dorénavant l'enflammer. Mais à tous les chasseurs qui se trouveront sur son passage, il en cuira. Elle les fera rôtir et les mangera. C'est ainsi que les jeunes filles deviennent des mangeuses d'hommes.

La plus grave de toutes les maladies antipodiennes est l'élasticité. Sa rareté ne la rend pas moins dangereuse. Un ou deux enfants atteints par ce mal congénital peuvent à eux seuls dépeupler tout un village. Les premiers symptômes paraîtront anodins à qui ne sait pas ce dont un enfant élastique est capable. Généralement, ce sont les instituteurs de formes qui portent la terrible nouvelle aux parents. Car l'élasticité n'est d'abord remarquée que par ceux qui tentent de sculpter l'enfant. La tâche s'avère impossible : la chair à peine mise en forme retrouve aussitôt sa première indétermination. Limez, crochetez, coupez autant que vous le voudrez, jamais vous ne parviendrez à inscrire durablement une forme dans la chair d'un enfant élastique. C'est pourquoi les instituteurs sont les premiers à reconnaître la maladie. L'élasticité interdit toute formation, quoiqu'elle n'empêche pas que l'enfant reçoive toutes les figures du vocabulaire de manière fugitive, sans jamais les retenir. Or, là est le danger.

Au lieu de mourir très vite par dispersion comme un enfant normal qui ne serait pas sculpté, le petit homme élastique s'adapte aux mots qu'il rencontre. Il saute d'un mot à l'autre, en attrape plusieurs à la fois, les perd aussitôt, en accueille d'autres, sans pouvoir se stabiliser dans une forme qui soit la sienne, qui lui convienne et lui confère une vie durable et une parole assurée. Mais ces mots, que l'enfant élastique emprunte ici ou là, ne sont pas venus de nulle part ; ce sont les mots des autres. Ainsi, l'élasticité conduit au vol. Pire encore : ceux qui volent les mots des autres sont de surcroît des assassins. Un rapt de mots est, pour celui qui le subit, comparable à un éventrement. Avant d'être prononcé, c'est-à-dire projeté au dehors, un mot est en effet une forme issue d'une partie quelconque du corps et qui se trouve concentrée dans l'estomac en compagnie d'autres mots. Il se trouve que, même après l'éruclation, le

mot conserve un lien vivant avec le corps d'où il provient et, en particulier, avec le ventre qui lui a donné sa force projective. Qu'un enfant élastique se détende pour saisir ce mot et la secousse qu'il provoquera dans l'estomac du parleur y ouvrira une béance fatale. Le pauvre Reversien perdra tous les mots de son vocabulaire par le trou de son ventre blessé. On comprend comment, de cette façon, quelques enfants élastiques peuvent tuer des centaines d'Antipodiens par hémorragie de paroles.

Dès qu'un enfant élastique est reconnu, ses parents s'emparent de lui et le jettent dans la cage aux papillons. Il n'y a que les papillons dont les dents soient assez aiguës pour découper les enfants élastiques et l'estomac assez robuste pour les digérer.